

Dans les blés étrangers¹

par René Girard

A propos de *L'Été indien* de Claude Vigée. Paru en anglais dans *Renascence*. Été 1959.

Le titre est symbolique de plusieurs manières. Les mots sont français, mais l'expression ne l'est pas. Un Américain peut avoir besoin d'une traduction ; un Français, d'une explication, car il n'a jamais entendu parler d'été indien. Son avantage linguistique s'annule dans son *dépaysement** culturel. Ainsi, nul lecteur n'est privilégié, pas même les locuteurs natifs. Cette justice poétique peut ne pas constituer un dessein conscient chez l'auteur ; elle n'en est pas moins importante. Elle révèle en effet que Claude Vigée fait partie de ce groupe de poètes contemporains qui essaient de s'adresser à tous même s'ils ne doivent parler qu'une seule langue. Ils refusent une poésie qui repose sur une complicité entre le poète et des lecteurs *choisis*. Les poèmes de Vigée n'excluent personne et sa prose est dépourvue d'ironie négative. Cette transparence, toutefois, équivaut à opacité pour un certain type d'esprits. Entrer dans le monde de ce poète requiert davantage qu'un simple « cosmopolitisme ». Cela nécessite la pratique de certaines vertus qui sont celles, mêmes, de l'exil : acceptation de toute réalité, amour, tolérance, fruits, dans leur totalité, de cet Été indien que l'on peut goûter au milieu d'un exil hivernal pourvu que l'on ne se complaise pas dans l'orgueil, l'amertume et la nostalgie.

Ceux qui furent emportés sur les rivages de l'Amérique au cours de cette vague d'immigration intellectuelle européenne durant ces vingt dernières années, ne peuvent s'empêcher de penser que Vigée parle d'abord pour eux. Son message, toutefois, ne se cantonne pas aux limites d'un groupe social ou national. L'exil, à notre époque surtout, devrait être davantage que la fatalité personnelle de quelques-uns. Il peut devenir une clef ouvrant sur une perception plus intense, plus aiguë. L'image de la vie qui s'offre à l'exilé n'est pas différente des autres, mais la qualité de la reproduction s'avère un peu meilleure. L'encre en est allée plus profond. Les traits en sont plus nettement esquissés. Cela rend plus ardues certaines illusions quant à la signification de l'image.

De nombreuses divinités modernes sont revisitées et leur appartenance au panthéon, réexaminée à la lueur de cette expérience : Nietzsche, Kafka, T.S. Eliot, Mallarmé, Valéry et leur postérité. Ils se ressemblent tous, hantés qu'ils sont par le spectre du surhomme et pratiquant « *l'ascèse par dépit** » quand l'univers se refuse à se rendre à leurs caprices. Nous trouvons partout la même idole : le moi, coquille sèche, n'émettant plus désormais qu'un faible cliquetis au cœur des bourrasques du milieu du vingtième siècle.

1 Titre original : « *In Alien Corn* », allusion à l'épisode biblique de Ruth tel que l'évoque Keats dans son « Ode au rossignol » :

« *Perhaps the self-same song that found a path*

Through the sad beat of Ruth, when, sick for home,

She stood in tears amid the alien corn. »

(Ce même chant peut-être qui se fraya un chemin

Dans le cœur triste de Ruth quand, en sa nostalgie du pays natal,

Au beau milieu des blés étrangers, elle pleurait.)

Le rejet qu'oppose à cela Vigée ne tient pas de l'objection timorée du critique *bien pensant** qui se dérobe au nihilisme le plus récent et le plus virulent pour retomber simplement sur l'ancien, aux relents éculés, qu'il avalerait maintenant sans tomber en convulsions, à son grand étonnement mêlé d'orgueil. Le refus de Vigée ne se situe pas à la traîne de ces écrivains-là, mais à l'avant-garde, en transcendant les antinomies qui assaillent la conscience occidentale depuis un siècle ou davantage. Certains problèmes ne sont pas évoqués dans cette méditation, car ils se sont vidés de leur sens. Un observateur incompréhensif pourrait considérer cette conséquence de l'exil comme une forme d'amnésie. Pourquoi pas ? L'exil est une amnésie bénéfique qui n'efface que les souvenirs les plus récents. Cet oubli partiel ouvre la voie à un passé plus lointain et plus important et permet un contact véritable avec nos « *origines profondes** », la source authentique de notre être.

Les découvertes de Vigée en ces profondeurs extrêmes peuvent se résumer en deux mots : l'Alsace et le judaïsme. L'Alsace romantique plutôt que la France classique, l'Alsace provinciale plutôt que la nation française moderne, ce qui ne constitue qu'une forme d'exil moins radicale, et donc moins instructive. Le judaïsme plutôt que le christianisme, le rationalisme ou la révolte prométhéenne, que l'auteur envisage comme pages successives du même ouvrage. On pourrait développer longuement cette question, mais personne ne peut nier l'originalité du point de vue de Vigée, son affranchissement radical de toute tradition, qu'elle soit nihiliste ou orthodoxe.

Nous associerions ordinairement le type d'inspiration que Vigée tire de la Bible – que l'auteur veuille nous pardonner notre ignorance – avec un certain culte de l'antiquité païenne, ou primitivisme. Son Ancien Testament est un chant de louange à l'existence *ici-bas*, qui nous enseigne la vie immédiate en rejetant les autres valeurs mondaines et la notion chrétienne de culpabilité. Ceci constitue un des aspects les plus curieux de *L'Été indien*.

La plupart des prophètes du monde vigéen évitent le cercle magique des modes littéraires françaises. Ce poète reste parfaitement indépendant, mais cette indépendance, paradoxalement, le rapproche un peu de ces penseurs et écrivains qu'il abhorre. Eux aussi étaient des exilés quand ils créèrent leurs nouveaux stéréotypes. Cette force centrifuge qui poussa les poètes des dix-neuvième et vingtième siècles à rechercher des systèmes de référence de plus en plus périphériques se retrouve chez celui-ci. Mais, dans le passé, sauf peut-être chez Nerval, l'éloignement du centre ne s'inversa jamais en une descente involutive, un retour aux « *origines profondes** ». Ces poètes n'ont jamais atteint l'autre rive de l'exil, incapables qu'ils furent, selon une expression de René Char qui convient parfaitement à la vision de Vigée, de « *se faire santé du malheur** ». Dans les œuvres de Vigée, de Char, et de quelques autres poètes, très peu nombreux, la possibilité de transformer en santé la morbidité s'accomplit pour la première fois. L'exil n'est plus alors stérile « abandon » et *Verlorenheit*, mais l'épreuve nécessaire qui mène au « *origines profondes** ». Moins nous nous sentons chez nous en ce monde, plus nous nous sentons fermement implantés sur les pavés du vieux Strasbourg et dans le fonds biblique vivant.

Mais qui est ce *nous* ? Comment se pourrait-il qu'il s'agisse de nous, lecteurs, qui ne sommes ni alsaciens ni juifs en nos « *origines profondes** » ? Comment Vigée pourrait-il nous délivrer ce message, à nous ? Comment l'essayiste pourrait-il nous convaincre que la Bible est un chant de liberté ? Comment pourrait-il défaire ce que nos parents et nos professeurs puritains auront peut-être passé vingt ans à édifier ? Comment pourrait-il exciter en nous davantage qu'une curiosité passagère pour ce Ried qui n'appartient pas à notre passé à nous ? Là où l'écrivain ne peut réussir, le poète s'essaie. Seule la poésie est à même d'accomplir des miracles. Les poèmes simples, puisant à la source, de Vigée ont abandonné toute la préciosité et l'artificialité si communes durant ces quelques dernières années. Ils

ramènent le lecteur à ses « *origines profondes** », où *qu'elles puissent se trouver*. Ils le ramènent à ce qui reste en lui de joie enfantine, à l'étincelle que l'on peut toujours enflammer de nouveau. Cette poésie prouve combien sont étroites et erronées toutes les religions du moi. Le sentier qui mène au-dedans et celui qui débouche sur l'extérieur font une seule et même voie. L'identité se manifeste au niveau le plus profond comme au plus superficiel. Cette vérité, bien sûr, a toujours été celle de toute littérature authentique, mais il est toujours difficile de la prouver une fois de plus, d'en donner une preuve concrète, c'est-à-dire poétique, là où elle s'avère nécessaire, là où elle contribuera à rendre l'existence supportable pour les hommes de notre époque.

John Hopkins University

* En français dans le texte.
Traduction d'Anne Mounic.

Isabelle Valdelièvre, *Pieds*. Eau-forte.
Détails, pages 53 et 62.

